



HAL
open science

Un moment de la construction du savoir géographique: Jules Blache dans l'Homme et la Montagne (1934)

Anne Sgard

► To cite this version:

Anne Sgard. Un moment de la construction du savoir géographique: Jules Blache dans l'Homme et la Montagne (1934). L'effet géographique. Construction sociale, appréhension cognitive et configuration matérielle des objets géographiques, MSH Alpes, pp.37-54, 2004. halshs-00263720

HAL Id: halshs-00263720

<https://shs.hal.science/halshs-00263720>

Submitted on 7 Apr 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un moment de la construction du savoir sur la montagne : Jules Blache dans *L'Homme et la Montagne* (1934)

Anne SGARD

La géographie a longtemps répugné à expliciter ses démarches et ses objets, préférant l'illusion de l'évidence partagée. La montagne en est un exemple maintes fois débattu, qui permet de mesurer l'inverse proportion entre l'abondance des travaux et la fragilité des tentatives de caractérisation ou de catégorisation. Sans entrer dans un historique de ces travaux, qui déborderait largement le champ fixé ici, un moment, une strate de cette construction du savoir sur la montagne peut être isolé autour d'un ouvrage décisif : *L'Homme et la Montagne* publié en 1934 par Jules Blache. Durant ces années trente, les géographes mènent un double effort de validation d'une démarche géographique dans le champ scientifique, vis-à-vis des sciences de la nature, de la sociologie, de l'histoire, et d'ancrage de cette science dans le champ politique : le géographe revendique un rôle privilégié d'expert, dirons-nous aujourd'hui, auprès des pouvoirs publics et privés de l'aménagement. Raoul Blanchard, qui a fondé l'Institut de Géographie Alpine à Grenoble en 1906, et ses disciples, parmi lesquels Jules Blache, entendent bien affirmer leur mainmise sur un territoire scientifique et institutionnel auquel ils consacrent l'essentiel de leurs travaux et de leur engagement dans la société civile : les Alpes et – pourquoi pas ? – toutes les montagnes. A ces deux objectifs se rajoute un troisième, illustré par cet ouvrage : la vulgarisation et de la diffusion auprès d'un public "d'amateurs éclairés" des premiers résultats de la science géographique, embrassant dorénavant le vaste monde. Les géographes grenoblois doivent donc manifester leur présence simultanément sur le terrain de l'intervention politique, de la monographie régionale, et de la construction de l'objet montagne.

*Un moment de la construction du savoir sur la montagne :
Jules Blache dans "L'Homme et la Montagne" (1934)*

Ce dernier point, celui qui nous intéresse ici, n'est présent qu'en filigrane, jamais explicite, jamais discuté, et c'est ce qui fait l'intérêt de l'entreprise de Jules Blache. C'est la première synthèse sur l'objet montagne produite par la géographie française, qui épuise provisoirement la question puisque cet ouvrage fait autorité pendant de longues décennies, devenant "le Blache" que tout étudiant en géographie se doit d'avoir lu. Les tentatives plus modestes qui succèdent lui font directement référence ; c'est le cas notamment d'un article de Pierre Deffontaines, publié en 1948, sur la classification des genres de vie montagnards, qui reprend de très près la grille et les exemples de Blache (Deffontaines, 1948). Raoul Blanchard lui-même ne tente pas l'aventure et privilégie la monographie régionale ; il faut attendre les années 1960 pour que Paul et Germaine Veyret risquent, dans un article qui n'a pas l'ampleur de l'ouvrage de Blache, une définition de la montagne (Veyret, 1962).

L'Homme et la Montagne s'insère dans une collection, dirigée par Pierre Deffontaines, dont l'ambition – et dès lors la commande faite à l'auteur – est explicite : dresser un panorama à l'échelle mondiale des relations entre l'homme et un milieu naturel, ou encore un "élément", conçu a priori comme spécifique : les îles, les côtes, la forêt, le vent, plus tard la ville. Blache doit donc relever un double défi. Vis-à-vis de ses confrères, géographes ou non, il doit parvenir à concevoir cette synthèse, si possible solide et brillante, à partir des connaissances disponibles à cette époque : nombreuses mais dispersées et très hétérogènes. Vis-à-vis du public auquel est destinée cette collection, il doit présenter dans un style clair et selon une progression imagée, la géographie du monde. Il y a donc un double niveau d'écriture, deux discours parallèles, destinés à ces deux publics dont le premier vraisemblablement attend Blache au tournant de cette périlleuse expédition.

L'Homme et la Montagne offre ainsi un exemple rare de construction "en direct" du savoir géographique, une construction qui se veut scientifiquement validée mais qui s'appuie très largement sur des informations et connaissances à la marge, voire extérieures à ce qui peut être considéré à l'époque comme le champ scientifique : récits de voyages, explorations, comptes rendus de missions, un savoir commun hétéroclite auquel Blache se réfère implicitement quand il ne peut trouver ailleurs ses informations (Sgard, 2001). Va-et-vient constant entre savoir commun et savoir scientifique en construction.

Blache mène son analyse en évitant soigneusement l'écueil dont il a mesuré les dangers, et que, du reste, Raoul Blanchard relève dans sa préface :

s'engager dans une impossible définition de la montagne. « *J'en connais donc assez bien les difficultés (du sujet), et particulièrement l'extraordinaire complexité. Une définition même de la montagne, qui soit claire et compréhensible, est à elle seule à peu près impossible à fournir.* »

Pas de travail de catégorisation formelle donc, ni de définition dictionnaire pour reprendre le terme d'U. Eco, ni même une identification de traits communs aux montagnes du monde ; mais une construction argumentative habile pour concevoir un parcours cohérent, où la montagne n'apparaît jamais étudiée comme un objet géographique en tant que tel, une entité spatiale circonscrite, mais se trouve problématisée à partir d'un phénomène dynamique se prêtant bien plus aisément à l'identification et à l'analyse : les déplacements humains dans les montagnes. C'est à partir de cette substitution que le géographe construit son discours, fondé sur une comparaison à l'échelle mondiale des migrations entre plaine et montagne. Cette comparaison, qui fournit le fil directeur, lui permet finalement de brosser une vaste fresque, qui déborde largement l'inventaire ou la typologie, pour aboutir à une véritable lecture du monde.

C'est par l'organisation de l'argumentation qu'il nous paraît intéressant d'aborder l'analyse : comment sa construction, ses stratégies, ses registres explicatifs, ses modes de validation se combinent pour raisonner en géographe sur la montagne, pour affiner les contenus et les formes d'une description encyclopédique de la catégorie et de ses principales occurrences à la surface de la terre.

1. La montagne effacée

L'ouvrage démarre brutalement et ne s'encombre ni d'introduction ni d'explicitation de la démarche, aucune carte dans l'ensemble de l'ouvrage (les nombreuses illustrations étant exclusivement constituées de photographies sans grand rapport avec le texte), aucune indication de méthode, aucune bibliographie... L'analyse de l'argumentation est singulièrement compliquée par cette absence de toute réflexivité ; l'interprétation des influences, des positionnements est toujours délicate et contestable.

1.1. De la montagne aux migrations montagnardes

Si l'on entend par objet, l'objet de connaissance reconnu et approprié

par une science pour en faire un champ d'étude, la montagne est ici, dès le titre, nommément visée, au milieu d'une collection d'ouvrages et d'objets (la forêt, le vent, etc.) qui cherche à asseoir les "territoires de la géographie" dans l'ensemble des sciences, et plus spécifiquement ceux de la géographie humaine dans un contexte de domination de la géographie physique au sein de l'Ecole française. Toutefois, la démarche attendue d'objectivation de la montagne au moyen d'une description de type dictionnaire répondant aux usages scientifiques de l'époque – une forme et un milieu naturel spécifiques où se développent des genres de vie "montagnards" – fait défaut. Blache ne propose à aucun moment une liste de conditions nécessaires et suffisantes pour permettre l'identification d'une forme de relief à l'aide de la catégorie "montagne". Il ne cherche pas non plus du côté d'une méthode combinatoire : les montagnes comme ensembles de caractères s'assemblant différemment selon les régions, les cultures, les civilisations...

Délaissant les approches formelles, esquivant les écueils d'une tentative de définition logique (Debarbieux, 2001), il fixe son attention sur un objet de connaissance légèrement décalé, qu'il s'attache en revanche à définir et caractériser longuement, les déplacements humains : transhumance, estivage, remue, nomadisme montagnard, tous les types de déplacement entre plaine et montagne, entre étages d'une même montagne, entre montagnes différentes sont, eux, minutieusement définis, comparés, classés en types. On a là affaire à un véritable travail de construction de l'objet, novateur au sein de la géographie vidalienne dans la mesure où Blache érige en objet de connaissance non une portion d'espace ou une configuration spatiale (l'objet géographique *stricto sensu*), encore moins un milieu (terme qu'il utilise rarement), mais un type de relation entre des hommes d'un côté, des espaces et des ressources de l'autre ; comme pour mieux souligner la dimension relative et relationnelle de son objet, il privilégie dans le fil du texte, les mots "haut" et "bas" pour qualifier les espaces qu'il étudie.

A ses yeux, ces déplacements constituent autant de formes d'adaptation par les sociétés de montagne de techniques issues des plaines, autant de "solutions" ou de "remèdes" imaginés par les montagnards aux problèmes posés par la nature. Blache nie ainsi l'existence d'un "type humain" spécifique du montagnard et dès lors se refuse à faire de ce second terme une catégorie subordonnée à la première ; l'homme est avant tout un migrant, construit par les contacts et les échanges et non par la confrontation à un milieu. Il affirme

aussi, beaucoup plus clairement, qu'il n'y a pas un genre de vie montagnard mais une infinité de nuances, répondant à la multiplicité des situations. Tout l'enjeu de l'ouvrage est donc de concevoir des outils d'analyse des relations entre les hommes et les montagnes, qui puissent répondre à la fonction comparative que recherche Blache et atteindre une capacité d'application universelle, puisque c'est bien là son objectif.

Ce faisant, si l'on entend par objet géographique un objet circonscrit par le discours des géographes, à la fois identifié dans la matérialité de l'espace et dans un système de catégories, la montagne n'en est pas explicitement un dans le discours de Blache. Il utilise abondamment le terme, mais en s'appuyant sur l'évidence de son usage dans le langage courant. Il procède ici conformément au conventionnalisme néo-kantien très présent dans la géographie vidalienne (Berdoulay, 1995, pp. 201-208) : la montagne est une convention du discours commun, bien pratique et largement appropriée par les géographes. Blache l'érige en convention universelle puisqu'à aucun moment il n'envisage que ce que nos sociétés européennes rangent dans la catégorie montagne puisse se trouver classé autrement sous d'autres cieux. Cette évidence, chacun y a accès par la sensation visuelle : « *Des pentes hardies, des pics, des torrents et des éboulis descendus des hauts sommets neigeux : cette image familière réunit les éléments du paysage montagnard. (...) Ce paysage, sorte de composition populaire aussi répandue que sommaire, et que tout écolier porte dans sa jeune imagination, peut servir de point de départ.* » (p. 11).

Si Blache évoque peu le paysage au fil de l'ouvrage, celui-ci a pourtant une fonction charnière : l'introduction aux nouveaux domaines, le premier contact, la première prise.

1.2. La disparition du référent

L'usage d'une convention ordinaire permet à Blache de contourner tout exercice de catégorisation formel : il cite des « *montagnes* » quand il dispose d'informations les concernant, en s'arrangeant pour procéder à un rapide tour du monde. Le degré de précision dans la localisation dépend de la qualité des sources. Cette contrainte de la source l'amène à passer sous silence des parties entières du monde, quand il ne dispose d'aucune information : l'absence de l'essentiel de la Chine et de l'URSS, de l'Asie du Sud-Est au sud de l'Equateur, contraste avec la fréquence des exemples tirés de l'Indo-

chine française, pour prendre l'exemple asiatique. Concernant les Alpes françaises, son mode de désignation (sans indication de localisation et, on l'a dit, sans carte) suit les usages grenoblois en vigueur : tantôt les toponymes traditionnels, tantôt les découpages et appellations arrêtés par Raoul Blanchard. Dès que l'on s'éloigne des Alpes occidentales et que les informations sont plus dispersées, la désignation de massifs particuliers tend à disparaître au profit d'un repérage sommaire à l'aide des noms de pays : « *en Espagne* », « *en Roumanie* », « *au Maroc* »... Dans les contrées lointaines, la montagne émerge difficilement dans un monde globalement mal connu où l'Européen manque de repères. Ainsi pour l'Extrême Orient, très peu de toponymes sont cités : Blache évoque des pays ou plus souvent des « *rases* » : il décrit fréquemment les pratiques du Malais, de l'Annamite, du Moï, du Méo voire du Chinois sans autre précision. Les seules régions citées sont celles qui ont donné lieu aux rares monographies disponibles à l'époque : l'Assam, le Tonkin, le Than Hoa, le Yunnan. On voit ainsi disparaître (hormis l'Himalaya) la notion de massif chère aux géographes grenoblois, et d'une manière générale l'idée de découpage de l'espace comme préalable à l'analyse se dilue insensiblement. Le repérage par groupes humains se substitue donc au repérage spatial.

Cependant cette disparition du référent montagne ne gêne en rien la construction du discours : puisque Blache se fonde sur des modalités de construction des relations entre les hommes, l'absence de localisation précise, de description des montagnes, de données physiques se fait à peine sentir. De même que les "trous" dans son tour du monde. Cela l'arrange : il n'a pas à justifier l'adéquation de chaque référent à la catégorie montagne.

2. La comparaison comme stratégie argumentative

Blache n'utilise pas les techniques d'exposition les plus fréquentes dans la géographie de l'entre-deux-guerres : ni tableau, ni récit, ni description de paysages ou de pratiques, recours parcimonieux à l'image ou à la métaphore en particulier anthropomorphique ; il ne recherche pas le style soigné voire précieux que les géographes de sa génération affectionnent. Son attention se concentre sur la logique de l'argumentation, sur la construction de son itinéraire ; il conçoit méthodiquement une technique comparative, mais une technique difficile car le matériau nécessaire à une comparaison, c'est-à-

dire des connaissances homogènes sur des cas nombreux à travers le monde où dégager des récurrences, lui fait défaut. Il n'a pas le choix : ce manque de données lui interdit toute démarche fondée sur la description ou l'inventaire.

La comparaison n'a dès lors rien de commun avec une liste de ressemblances et de différences, démarche peu satisfaisante au regard de son objectif et des connaissances disponibles ; il ne propose pas non plus une typologie des montagnes du monde. Blache construit un modèle de référence, un modèle fondé sur les migrations des hommes et des troupeaux, sensible à travers un paysage familier, et résumé à travers l'adjectif-clé : alpestre. Il confronte ensuite l'ensemble du monde, continent par continent, à ce modèle en termes de manques et d'imperfections : « *Il s'en faut de beaucoup, nous le verrons, que les autres montagnes du globe montrent le même spectacle. Et c'est surtout par les différences avec ceux qui nous sont familiers que nous nous efforcerons de reconnaître les principaux éléments de ces paysages lointains* » (p. 103). Cette stratégie argumentative lui permet de relever le défi à la fois de la synthèse et de l'universalité de sa démarche. Il joue dès lors savamment des deux adjectifs : « *alpin* » renvoie à la localisation dans la chaîne alpine, et « *alpestre* » au modèle de référence à ambition globalisante.

2.1. La construction du modèle alpestre

Rappelons qu'à aucun moment il n'expose ni ne justifie sa démarche : il nous plonge d'emblée, dès la première page, dans le paysage alpestre pour nous prouver par la description la validité de sa démarche. Comme le montre O. Soubeyran à propos de L. Gallois (Soubeyran, 1997) : il prouve le mouvement en marchant...

Si Blache ne parle pas de modèle, terme largement anachronique, mais de type, sa démarche ne ressemble en rien à une typologie ; celle-ci ne sert que très artificiellement à organiser les chapitres en suivant l'ordre banal des continents. La fonction du massif alpin dans le raisonnement est à rapprocher du prototype, c'est la montagne par excellence, « *vraie montagne* » dit parfois Blache, l'étalon auquel les autres massifs du monde sont confrontés. Parallèlement, la technique de construction du type alpestre annonce par certains points la construction d'un modèle : Blache procède par simplification du réel, combinant un petit nombre d'éléments et de processus opératoires en fonction de son raisonnement. Il gomme ainsi l'ensemble des caractères physiques et notamment géologiques, rejetés d'emblée au profit des agence-

Un moment de la construction du savoir sur la montagne :
Jules Blache dans "L'Homme et la Montagne" (1934)

ments d'espaces, d'activités et de flux. Ce tri l'amène à isoler trois éléments caractérisant le modèle alpestre : « *l'association de la vie pastorale à la vie de montagne* », qui se manifeste par les migrations saisonnières, « *l'adaptation aux montagnes de la vie agricole des plaines* », deux éléments auxquels il ajoute un troisième qui apparaît réservé à la montagne alpestre et ne servira donc pas la comparaison, les « *remèdes imaginés aux infirmités de la vie en montagne* » : émigration temporaire, colportage, petite industrie... Remarquons la formulation : encore une fois il ne s'agit pas d'identifier des caractères propres à la montagne, mais de réfléchir à des associations, des combinaisons, des adaptations.

La confrontation au modèle amène ainsi Blache à qualifier les montagnes nordiques de « *pseudo-montagnes* », avant tout en raison du paysage : « *Adieu donc les alpages au sol sec, tapissés de graminées et de légumineuses, les fleurs aux couleurs vives de leur printemps tardif, leurs cabanes et leurs enclos que peuplent l'été les troupeaux des plaines et des vallées.* » (p. 106)

Il affine ensuite son outil en identifiant au sein du modèle alpestre une forme de perfection, la montagne helvète, combinaison singulière, incomparable au sens propre du terme ; cette perfection de montagne se définit avant tout par son paysage : « *Ainsi dans les montagnes fraîches et humides le gros bétail forme, avec les prairies grasses, les bois épais, le ciel chargé de nuées, une harmonie toute particulière. C'est peut-être dans les préalpes suisses, – toutes teintées en vert sauf la tache gaie des chalets de bois, et, partout, les lourds troupeaux au pâturage – que ce paysage atteint sa perfection.* » (p. 44). Là encore cette perfection tient de l'évidence et s'impose à tous par l'expérience subjective.

Il serait excessif toutefois de rapprocher ce modèle d'un idéal-type, peu conforme aux pratiques des géographes vidaliens, et qui suppose une explicitation rigoureuse de la construction et des attributs retenus.

L'extension spatiale du modèle alpestre est fixée dès la première page ; comme on peut l'imaginer pour un Européen des années trente, le modèle trouve son expression la plus aboutie dans les régions occidentales, mais le domaine se voit prolongé bien loin vers l'Est : depuis les Pyrénées et l'Atlas à l'Ouest, jusqu'à l'Himalaya et au Tian-Chan à l'Est. La délimitation de ce domaine s'appuie sur le critère premier, le paysage familier : « *Partout, dans ce domaine, nous nous retrouvons un peu chez nous. Nous sommes faits aux spectacles qui nous attendent* » (p. 11). Cette idée de familiarité avec le Tian

Chan peut nous surprendre mais la logique de la démonstration l'emporte sur la crédibilité : cette familiarité est associée à l'aire d'extension de la race blanche : « *Une parenté étonnante unit les hommes des montagnes méditerranéennes et iraniennes jusqu'en Asie centrale. Ils ont résolu suivant la même inspiration les problèmes que leur posait la montagne, c'est-à-dire ceux que posent le relief accidenté et le climat des hauteurs. Et leur solution n'a pas été adoptée ailleurs, soit qu'elle ne pût pas l'être, soit qu'il existe une solution assortie à l'instinct particulier de la race blanche* » (p. 12).

Il consacre ainsi la première moitié de l'ouvrage à décrire précisément les nuances de ce modèle alpestre, entre variante méditerranéenne et variante helvète, à en étudier la généalogie, puisant tour à tour dans les causalités naturelles ou historiques pour en montrer la complexité et la prégnance. Il décrit longuement les types de migrations : types de troupeaux, rythmes, distances, durées, relations avec les activités agricoles, et éparpille ses exemples dans l'ensemble de ce qu'il délimite comme le domaine alpestre.

2.2. *La confrontation entre l'ici et l'ailleurs*

Ce n'est qu'une fois bien posé le modèle alpestre que Blache plonge dans l'inconnu ; un changement de style sensible accompagne le passage du terrain connu directement de l'auteur au vaste monde appréhendé seulement par la médiation d'informateurs divers, la description se fait plus sèche, plus concise, le paysage s'efface. Le balayage des montagnes du monde avance donc au prisme du modèle alpestre : l'auteur collecte les informations disponibles sur les migrations, la place de l'élevage dans l'économie, et les liens avec les plaines.

Parallèlement, on quitte le domaine de la race blanche et le discours s'en trouve fondamentalement transformé ; Blache s'appuie dorénavant sur d'autres références et des modes d'exposition différents : l'explication anthropologique prévaut souvent sur le raisonnement géographique. Dans sa structure d'ensemble, la confrontation au modèle alpestre guide toujours l'ouvrage dans ses grandes lignes, et c'est là que l'on voit la mise en application et la validation du modèle en termes méthodologiques ; mais le discours sur les distinctions raciales se développe de manière étroitement imbriquée, fournissant presque systématiquement l'outil interprétatif comme nous le verrons plus loin.

Ainsi, à propos de l'Afrique tropicale, Blache renonce à l'introduction par le paysage, contrairement aux autres parties du monde, comme si les

Un moment de la construction du savoir sur la montagne :
Jules Blache dans "L'Homme et la Montagne" (1934)

lieux ne s'y prêtaient pas ; il centre son discours sur l'opposition entre plaines chaudes et insalubres et montagnes saines, l'angle hygiéniste étant privilégié dans l'ensemble de la présentation. Il aborde ensuite la question des déplacements de populations liés à l'activité pastorale, revenant donc à sa méthode comparative, pour y retrouver la prédominance de l'élevage en montagne s'accompagnant de migrations entre les plaines et les montagnes à la saison sèche. Mais cette organisation n'offre pas la même complexité et richesse que les montagnes méditerranéennes. Finalement, on comprend bien que Blache ne trouve pas ces montagnes africaines très alpestres : les migrations ne concernent que de petits effectifs de populations et de troupeaux, se déplaçant contraints et forcés et selon des rythmes pour le moins déconcertants entre des prairies toujours jaunes et sèches.

Le ton change quand on aborde le continent américain qui termine l'ouvrage ; l'imaginaire du nouveau monde donne à ce continent une aura bien différente de la soumise et primitive Afrique. Blache voit dans ce continent la marque de la race blanche, qu'il retrouve après avoir étudié les autres populations du monde : c'est le retour au familier, à un nouvel ici. Il passe très vite sur les civilisations amérindiennes : elles ne l'intéressent guère dans la mesure où elles se caractérisent par la culture du maïs et non par les subtilités de l'élevage et il "oublie" tout à fait les Indiens d'Amérique du Nord. Il préfère les espaces vierges et tempérés, conquis par la civilisation européenne qui a introduit l'élevage et lui a donné une efficacité et une ampleur inégalées ; l'introduction des "solutions" européennes éprouvées dans un pays neuf, simplifie en quelque sorte le dialogue avec la nature, et cette combinaison dépouillée est la marque de la modernité. Le continent américain conforte Blache dans l'idée qu'il existe quelque chose comme une nécessité du type alpestre, la conquête européenne apportant ses techniques adéquates sous un climat favorable. La longue comparaison a finalement confirmé ce que Blache proposait furtivement comme hypothèse de départ mais qu'il n'avait pas réexplicité au cours de sa comparaison : le type alpestre ne peut correspondre qu'au climat tempéré (au "domaine" alpestre) et à la race blanche. Mais on comprend aussi que celle-ci ne peut donner toute leur ampleur aux "solutions" alpestres que dans un domaine climatiquement favorable : la colonisation n'a pas apporté l'élevage, ses techniques, son intensification sous les latitudes tropicales, les connexions ne se font pas avec la même efficacité.

3. De la montagne à l'universel

Si l'on rentre maintenant un peu plus avant dans la construction du raisonnement, il apparaît que la difficulté est de rendre compte de toute la diversité des cas rencontrés, de toutes les nuances, sans négliger la rigueur de la démonstration. Comment, d'une manière plus globale, car c'est cela qui sous-tend l'ensemble de l'ouvrage, Blache construit-il à partir de la montagne une grille de lecture du monde ?

Deux angles d'approche peuvent être privilégiés, d'une part ce que l'on pourrait appeler les notions-motrices du raisonnement, celles qui guident de manière récurrente les procédés explicatifs mis en œuvre face à chaque nouveau cas ; on peut en isoler trois : la nature, le progrès et la race ; d'autre part les modes de validation du raisonnement, les stratégies auxquelles Blache a recours pour légitimer ses affirmations.

3.1. *L'homme et la nature, l'impossible combat*

C'est là un des points essentiels de l'argumentation : refuser explicitement, avec force, toute détermination des genres de vie par les conditions naturelles, climat ou géologie ; dans la recherche de traits communs l'absence de règle guidée par des mécanismes physiques est à plusieurs reprises affirmée.

Blache ne renonce pas aux causalités naturelles pour autant ; si elles n'ont pas d'application de portée générale, il y a néanmoins recours dans des contextes bien précis, utilisant les composantes climatiques, par exemple, de manière ponctuelle, pour fournir des critères de délimitation des espaces et de détermination des rythmes de vie.

La nature intervient surtout synthétisée dans l'expression très prisée du possibilisme vidalien de "vocation" de la montagne ; celle-ci résume précisément ce que recherche Blache : comment les hommes par leurs techniques, leur adaptation de l'économie des plaines aux milieux de montagnes, parviennent à tirer le maximum des potentiels naturels, à élaborer des genres de vie complexes, « *savants* », dans les régions les « *mieux douées* » pour reprendre ses expressions. C'est la conquête de l'harmonie. Cette construction de l'harmonie est fondée bien plus sur une compréhension intime de la nature par l'homme que sur une quelconque maîtrise : « *La nature, en juxtaposant des plaines riches à hivers courts et des montagnes pauvres (...) a mis comme un*

remède à côté du mal » (p. 82). Aux sociétés de concevoir les techniques, les échanges à même d'exploiter au mieux ce que la nature leur offre.

Blache pousse à l'extrême cette idée de vocation, qu'il ne qualifie pas de naturelle puisqu'elle nécessite l'action humaine pour être révélée. En effet, il fonde son analyse des genres de vie sur l'idée que la vocation des montagnes réside dans l'élevage, utilisation optimale des conditions naturelles, qui atteint sa perfection quand précisément les migrations permettent de valoriser les différents étages de la montagne et de jouer la complémentarité avec les plaines. Dès lors, la concurrence de l'agriculture sur les terres ne peut jouer à long terme qu'à la défaveur des populations de montagne : c'est le cas dans certaines vallées des Alpes où la surpopulation et l'isolement ont obligé les hommes à mettre en culture des parcelles aux dépens des prairies. Cette tendance est néfaste tant aux hommes qu'à la nature. Poursuivant sa logique, Blache présente la dépopulation récente comme un bienfait : « *Ainsi, la dépopulation moderne rend ces pays à leur vocation pastorale, les dispense de forcer la nature en exigeant des moissons de vallées peu aptes à les produire ; l'économie à base agricole, nécessaire au temps où les hommes, trop serrés sur ce maigre sol, ne pouvaient raisonnablement attendre d'un infime troupeau toute leur subsistance, fait place au bien-être, avec le développement facile et fructueux du troupeau actuel* » (p. 53). Aboutissement de son raisonnement, il montre que ces diverses contraintes appliquées à l'élevage ne le limitent pas mais obligent à une diversification des types d'élevage et de migrations, une exploitation plus fine des aptitudes naturelles, à des combinaisons plus complexes. Bref, la nature montagnarde écrase le cultivateur mais rend l'éleveur plus savant.

On voit à travers cet exemple que Blache, comme Vidal, ne conçoit pas le rapport homme-nature comme un combat, un rapport de soumission-domination, mais comme une unité à rechercher. Quand cette combinaison harmonieuse est trouvée, elle contribue à la fois au bien-être des sociétés et à la préservation de la nature. Cette même logique l'amène à considérer l'économie américaine comme un "modèle" – à l'autre sens du terme – justement parce qu'en l'absence de pression démographique, les montagnes tempérées du nouveau monde sont entièrement dévolues à l'élevage, entraînant une "purification" de l'économie montagnarde : « *Enfin, l'élevage a pris possession d'immenses espaces, presque vides d'hommes, où ces migrations n'ont pas rencontré les difficultés que, chargées de monde et d'héritages, l'Europe*

et l'Asie opposent fréquemment au libre jeu des instincts pastoraux » (p. 155).
Étonnante expression d'une opposition non pas entre l'homme et la nature
mais entre l'histoire et l'instinct, lui, en accord avec la nature.

3.2. *Races et nature comme registres explicatifs*

Si Blache invoque fréquemment la nature pour comprendre les montagnes alpines, il en use beaucoup moins dès qu'il quitte le domaine tempéré, et c'est là un trait tout à fait frappant de son argumentation. Abordant le continent asiatique, ce changement de logique argumentative est brutal : ce sont exclusivement les éléments humains qui sont mis en lumière dans le paysage et l'opposition s'impose entre les rizières où les hommes « *pullulent* » et les montagnes vides. A aucun moment dans l'ensemble de ce chapitre il n'est fait référence à un facteur naturel, lié à une spécificité tropicale, Blache en rejette même la pertinence, posant d'emblée la question en termes de civilisations : « *On peut dire qu'il existe là-bas une civilisation des plaines, une race des plaines, et des civilisations montagnardes moins brillantes accompagnant en règle générale d'autres races, d'un type inférieur. Ces deux mondes juxtaposés, mais non associés, s'ignorent, se haïssent. La limite si stricte qui les sépare n'a pourtant point été fixée une fois pour toutes par la nature : elle est flottante, soumise à des fluctuations d'une certaine ampleur. Ce sont les hommes qui la tracent* » (p. 112).

Cet exemple fait apparaître le pivot central mais implicite de l'argumentation : c'est ce glissement de la nature à la race qui lui permet d'articuler la lecture des montagnes et la lecture du monde. Au domaine tempéré correspond approximativement l'aire d'extension de la race blanche conçue comme homogène, également apte à rechercher l'harmonie avec la nature, apte à révéler la vocation de la montagne et à en faire le moteur du progrès. Le modèle alpestre est le produit de l'histoire de la race blanche et ne peut pas se retrouver ailleurs que dans le domaine tempéré. Les critères de différenciation au sein de cet ensemble sont dès lors fournis par des nuances naturelles, et le plus souvent climatiques. La zone tropicale est caractérisée a contrario par la multitude des races, globalement inférieures et elles-mêmes subdivisées en de multiples groupes généralement en conflit, selon le discours colonial dominant. La race devient dès lors le principal facteur de différenciation, gommant les causalités naturelles ; à aucun moment Blache ne se livre dans ce chapitre sur l'Afrique au tableau, très répandu à son époque, d'une nature

Un moment de la construction du savoir sur la montagne :
Jules Blache dans "L'Homme et la Montagne" (1934)

tropicale tantôt exubérante, noyant l'homme dans la végétation, la chaleur et les pluies, tantôt désertique et hostile, toujours dominatrice ; il s'appuie sur un schéma simple : les races supérieures d'éleveurs des montagnes dominant les races inférieures des plaines. Les "angles morts" de l'argumentation, les montagnes qui ne sont ni tropicales ni peuplées par la race blanche disparaissent quasiment du champ d'application : l'essentiel de la Chine et l'Asie du Nord-Est, le continent américain d'avant la conquête européenne, l'Australie et l'Océanie...

Que devient le fil directeur, la confrontation au modèle alpestre ? Il n'est pas oublié et prend place dans cette grille de lecture : ainsi l'Afrique tropicale offre un terrain intéressant d'étude des migrations pastorales, qui permet de réaffirmer la vocation pastorale des montagnes : « *Le trait commun des genres de vie sur ces montagnes africaines, c'est assurément l'aptitude à l'élevage davantage qu'aux cultures* » (p. 139). Mais Blache exclut d'emblée un rapprochement avec le type alpestre, rapidement justifié par le caractère approximatif et rudimentaire des déplacements. S'il y a une dimension universelle de la nature montagnarde, ce serait donc cette vocation pastorale, à condition que les populations soient à même de la révéler.

Ce qui sous-tend cette grille de lecture du monde ce sont les discours anthropologiques et historiques de l'époque : une conception linéaire de l'histoire, passant par les étapes obligées du développement depuis les chasseurs-cueilleurs jusqu'à la société moderne, au sein de laquelle le discours de légitimation de l'œuvre colonisatrice est parfaitement intégré. Néanmoins, cette conception prend chez Blache une tournure inattendue : un refus de l'histoire, qui a eu dans les Alpes comme principal résultat la surpopulation, les excès de l'agriculture, la surcharge des alpages et, finalement, la dégradation économique et "écologique" pour utiliser un anachronisme. L'évolution humaine rentre alors en contradiction avec la vocation pastorale, donc avec la nature. Ainsi, la spécificité des montagnes dans cette évolution universelle réside dans la « *diversion* » vis-à-vis de l'échelle : les montagnes sont le domaine de l'élevage et l'intensification de l'agriculture moderne ne peut que lui nuire. La vocation pastorale prévaut sur l'avancée du progrès.

Blache mêle en permanence deux fils directeurs : l'adhésion aux schémas explicatifs dominants de l'entre-deux-guerres, et sa propre lecture des relations entre l'homme et la montagne, qui l'emporte en fin d'analyse. Cette conviction amène Blache à terminer son ouvrage sur une conclusion nostalgique.

gique face à la « *décadence* » des genres de vie montagnards, vaincus par la modernité.

3.3. *La validation des affirmations : Blache fait feu de tout bois*

L'analyse plus approfondie de la construction de l'argumentation montre à la fois un cadre de référence implicite très solide, autour des notions motrices, mais parallèlement une absence récurrente de validation des affirmations : Blache affirme, explique parfois, illustre, mais ne prouve pas. Il ne justifie jamais les articulations majeures du raisonnement, il joue du style et des tournures pour s'imposer : exclamations, apostrophes, brièveté des phrases.

Il fait usage au fil de l'ouvrage de trois techniques de validation, toutes fragiles, et qui viennent généralement renforcer des constats ou des affirmations marginales, confinant parfois à l'anecdote. La première est l'expression de l'évidence, une idée que tout le monde partage et qu'il est inutile de justifier ; on voit le savoir scientifique faire explicitement appel au consensus du savoir commun : « *Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter que la civilisation méditerranéenne, tout comme celle du Proche-Orient et de l'Asie centrale, recouvre et dissimule mal des assises pastorales* » (p. 15).

Blache a recours à la seconde technique uniquement à propos des montagnes tropicales : il s'agit de la référence aux témoignages, aux observateurs directs, que Blache utilise, rappelons-le, sans aucune référence bibliographique – impossible pour le lecteur de se reporter à l'origine. Ces sources ont en commun de se rattacher aux informations qu'utilisaient plutôt les géographes du siècle précédent : rapports militaires et missions évangéliques, récits de voyages et comptes rendus d'explorations. Blache illustre de ce point de vue un tournant de la géographie de l'entre-deux-guerres, les premières thèses, les monographies géographiques paraissent à la fin des années trente, tous les tomes de la *Géographie Universelle* ne sont pas parus ; à quelques années près il est encore dans le XIX^e siècle. On sent dans ces références une certaine distance : Blache, faute de travaux consacrés, est obligé à contre-cœur d'utiliser des auteurs auxquels il ne reconnaît pas une véritable légitimité, et il est ainsi amené à construire cette synthèse qu'il voudrait ambitieuse sur un fonds commun et disparate de connaissances.

Il en va autrement quand il utilise la troisième forme de validation : la référence non pas à d'obscurs voyageurs, mais à la science géographique en train de se faire. C'est le cas évidemment à propos des Alpes, où il peut

Un moment de la construction du savoir sur la montagne :
Jules Blache dans "L'Homme et la Montagne" (1934)


mettre en lumière l'importance du travail accompli, en faisant abondamment référence à ses collègues : Raoul Blanchard et André Allix parfois, mais surtout Philippe Arbos. Hors du domaine alpin, Blache utilise consciencieusement les monographies scientifiques reconnues quand elles existent ; c'est notamment le cas en Indochine française avec les premiers travaux de Charles Robequain, ou en Afrique du Nord avec Emile-Félix Gautier sur le Sahara. De manière plus générale, il exprime à plusieurs reprises la nécessité de rassembler des données précises, physiques en particulier, et le besoin urgent des monographies qui permettent croisements et comparaisons, démarche qui en fin d'analyse est à ses yeux la seule réellement valide.

Ces dernières remarques confirment l'analyse initiale de la démarche de Blache : il ne s'agit pas ici d'une démonstration, clairement exposée avec une hypothèse progressivement validée par administration de la preuve à chaque étape. L'ouvrage est davantage construit comme un monologue progressant entre les connaissances mobilisables et les enjeux de la commande.

Que nous a-t-il démontré si ce n'est que l'objectif de l'ouvrage et de la collection – une synthèse des genres de vie dans un milieu spécifique – relevait de la gageure et que l'intérêt de la question était ailleurs ? De ce point de vue il y a contradiction avec la quatrième de couverture qui présente la collection comme une description de « *la bataille que les hommes ont menée et mènent encore contre les éléments* ». Point de bataille mais une permanente recherche d'harmonie où l'homme est un élément de cette nature, mieux, un agent. Point de montagne universellement définie mais au contraire un monde de civilisations diverses, où se combinent sans cesse différemment les activités, les échanges, les adaptations ; en cela Blache apparaît parmi les nombreux précurseurs d'une certaine géographie culturelle. Il nous ouvre une fenêtre sur la construction du savoir géographique dans cette période-clé de l'entre-deux-guerres où la seconde génération des géographes met en œuvre, s'approprie en les relisant les enseignements des fondateurs : si Blache reprend dans ses fondements les idées de Vidal, il emprunte largement à Gallois ou Blanchard ses procédés d'exposition. Il se fonde pour cela sur un assemblage de savoirs d'origines et de natures diverses.

S'il relève le défi c'est que Blache estime sa démarche suffisamment solide pour dépasser ces multiples lacunes de la jeune géographie. Où puise-t-il cette conviction ? Dans la maîtrise du domaine alpin, dans l'avancée de la connaissance du terrain familier des géographes grenoblois : à travers la cons-

truction du modèle alpestre – et la valeur générique du terme l’exprime bien – il veut prouver que les méthodes et les raisonnements géographiques éprouvés sur ses terrains européens permettent de comprendre le monde dans sa totalité, quitte à trouver auprès des disciplines voisines et notamment l’anthropologie les éléments d’explications qui lui manquent ponctuellement. Les Alpes apparaissent déjà à son époque comme le modèle de la montagne, notamment à travers l’adjectif « *alpin* », Blache pousse plus loin l’ambition : montrer que la géographie bâtie dans les Alpes est à même de fournir une grille de lecture des montagnes du monde et, au-delà, des rapports entre l’homme et la nature. Il a, semble-t-il, convaincu ses contemporains. Quelques décennies plus tard, l’ouvrage est tombé dans l’oubli, précisément parce que cette lecture du monde a perdu depuis longtemps toute pertinence et toute validité scientifique ; il apparaît néanmoins que les références à l’anthropologie ont beaucoup plus mal vieilli que les chapitres précis, nuancés, et parfois nourris d’étonnantes intuitions que Blache consacre aux sociétés alpines. Le discours géographique sur les montagnes a entre-temps rendu justice à l’originalité de sa démarche : renoncer à l’objectivation et assumer une approche subjective, refuser l’inventaire et la nomenclature et affronter le défi méthodologique.



Références bibliographiques

- ALLIX A. (1929), *Un Pays de haute montagne, l'Oisans, Etude géographique*, Paris.
- ARBOS P. (1922), *La vie pastorale dans les Alpes françaises. Etude de géographie humaine*, Paris, A. Colin.
- BERDOULAY V. (1995), *La formation de l'école française de géographie*, Paris, CTHS, 2^e éd.
- BLACHE J. (1934), *L'Homme et la montagne*, Paris, Gallimard, coll. Géographie humaine.
- CAPRON G., MONNET J. dir. (2000), *L'urbanité dans les Amériques : les processus d'identification socio-spatiale*, Toulouse, PUM.
- DEBARBIEUX B. (1993), "La nomination des lieux par les géographes", in CLAVAL P. (dir.), *Autour de Vidal*, Paris, CNRS Editions.
- DEBARBIEUX B. dir. (2001), "La montagne : objet de recherche ?", *Revue de Géographie Alpine*, tome 89, n°2.
- DEFFONTAINES P. (1948), "Essai de classification des genres de vie montagnards", *Revue de géographie humaine et d'ethnologie*, Gallimard, n°1.
- ECO U. (1999), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.
- GAUTIER E.-F. (1902), *Madagascar. Essai de géographie physique*, Paris, Thèse.
- ROBEQUAIN C. (1926), *Le Than-Hoa, Etude géographique d'une région annamite*, Paris, Publication de l'Ecole française d'Extrême Orient.
- SGARD A. (2001), "Voyage dans les montagnes du monde. Sur les traces de Jules Blache en 1934", *Revue de Géographie alpine*, tome 89, n°4, pp. 107-120.
- SOUBEYRAN O. (1997), *Imaginaire, science et discipline*, Paris, L'Harmattan.
- VEYRET P. et G. (1962), "Essai de définition de la montagne", *Revue de Géographie alpine*, tome L, n°1, pp. 5-35.